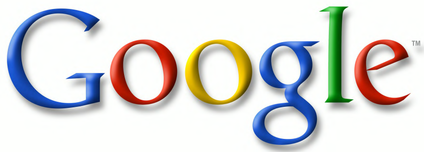
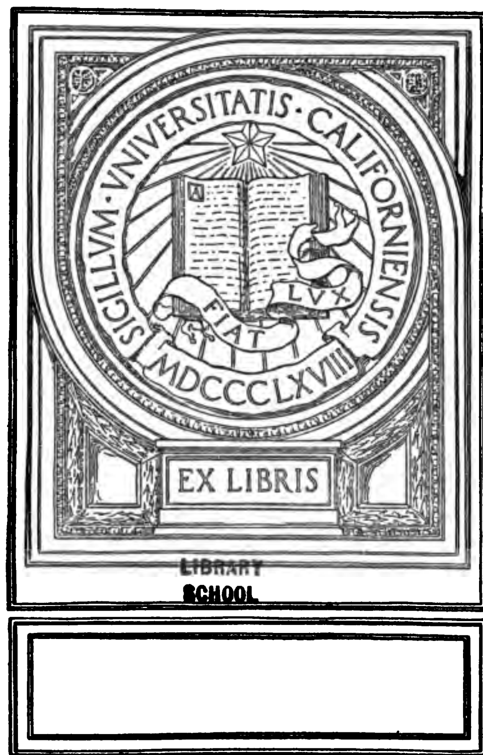



UC-NRLF
$B 183 049


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
LIBRARY
SCHOOL



LES

AMATEURS

DE

VIEUX LIVRES

PAR

P.-L. JACOB (BIBLIOPHILE)



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
ÉDOUARD ROUVEYRE
1, rue des Saints-Pères, 1.
1880



LES

AMATEURS

DE

VIEUX LIVRES

de l'être intelligent : le cœur qui a cessé de battre à tous les amours retrouve encore pour vous un battement, et le feu sacré de la bibliomanie ne meurt qu'avec le bibliomane ; l'âge n'a pas de glaces capables de refroidir cette passion, qui a ses excès comme les autres, et qui n'encourt pourtant aucune censure civile ou ecclésiastique : ainsi un prêtre peut être entiché des vieux livres jusqu'au libertinage.

De même que les passions sensuelles, celle-ci jouit surtout par les yeux : ouvrage rare ; bonne édition, bel exemplaire, riche reliure, ce sont autant de qualités matérielles que recherche l'amant des vieux livres, pour qui le bonheur est dans la contemplation et la possession. On dirait le véritable amant qui détaille les charmes de sa maîtresse avec une sorte d'orgueilleuse complaisance, en manière de catalogue de bibliothèque : « une brune de vingt ans, de bonne famille, d'un esprit rare,

d'une belle figure, de mise élégante ; » mais l'amant ne se contente pas de regarder.

Je voudrais avoir toutes les voix des presses qui gémissent à Paris, pour chanter l'épopée des vieux livres brillants de dorures et renfermés dans l'acajou, blancs de poussière et errants sur les étalages, vendus au poids et enfin roulés en cornet !

Que de destinées diverses, illustres ou obscures chez les vieux livres comme chez les hommes ! Que d'injustices et que de sottises !







I

LES BOUQUINISTES

On peut les diviser ainsi : *bouquinistes à la mode, bouquinistes de la vieille roche, bouquinistes avares.*

Le *bouquiniste à la mode* est au *bouquiniste de la vieille roche* ce que le coiffeur est au perruquier, et au cabaretier le restaurateur; il ne diffère du libraire que par le produit

considérable et presque certain de son commerce : chez lui, pas de non-valeur, pas de ballots de papier imprimé, pas de vente subite, mais aussi pas de stagnation complète ; il a toujours un bénéfice net de cent pour cent sur les livres qu'il achète, et ses rentrées sont au comptant comme ses déboursés : *O fortunati nimiùm !* le *bouquiniste à la mode* ne sait pas ce que c'est que les billets de librairie, les protêts, les faillites et les concordats !

Il a eu soin d'établir son dépôt dans un quartier honnête et fréquenté ; il ne prend pas une enseigne peinte, comme Nicolas Flamel avait sa *fleur de lis*, Robert Étienne son *chêne* druidique, Elzevier sa *sphère*, et Didot sa *bible d'or;* il ne livre pas même ses volumes aux doigts fureteurs des passants : seulement, aux vitres transparentes de sa boutique, brillent les tranches dorées et les dos écussonnés d'une rangée de splendides volumes ; quelques vieilles éditions

bien conservées sont en montre, et quelques gravures sur bois d'Albert Durer appellent les regards et les désirs des bibliophobes. La police ne devrait-elle pas empêcher ces immorales tentations qui renouvellent le supplice de Tantale, à chaque pas, dans les rues de Paris ?

L'intérieur de cette boutique, fraîchement décorée comme un appartement de garçon *à louer présentement*, est une vaste bibliothèque où chacun peut choisir la sienne. Ce sont des livres de condition, garantis complets et intacts, sans défectuosité notable : à coup sûr, ils n'ont jamais été lus ; Desseuil, Pasdeloup, Derome y ont mis la main et leur cachet pour l'admiration, la jubilation et la délectation des amateurs.

Vous ne connaissez que Niedrée, Duru, Capé ou quelque autre habile relieur vivant, vous tous qui dirigez et ordonnez vous-

mêmes l'habillement de vos livres comme la livrée de vos laquais ? Mais les fidèles héritiers de La Vallière, de Goutard, de Gaignat, et des fameuses bibliothèques, n'estiment que ces solides et classiques reliures d'autrefois, en maroquin et en veau fauve, marquées au coin de l'artiste du XVIIe ou du XVIIIe siècle.

La reliure est chose indispensable chez le *bouquiniste à la mode ;* mais ce n'est pas tout : il lui faut une multitude de ces raretés *uniques* ou *introuvables,* pièces détachées, de quelques pages d'impression, sans date, sorties clandestinement d'une imprimerie de province, comme les chansons politiques et ordurières qui pullulent aujourd'hui parmi le peuple : ces niaiseries, qui n'ont souvent de remarquable que la valeur qu'on leur prête, se vendent mieux que de bons livres.

Ceux-ci ne paraissent souvent chez le *bou-*

quiniste à la mode que dans la mauvaise édition, qui est habituellement la plus estimée, à cause d'une ligne de plus ou de moins. Le censeur royal a, sans le vouloir, donné des prix fabuleux aux ouvrages où les cartons manquent.

Il y a différents genres de livres que recherche le *bouquiniste à la mode,* selon les fantaisies connues de ses clients : tel rassemble les vieux romans de chevalerie comme les débris d'un navire après le naufrage ; tel ne fait cas que des anciens livres brochés, par la seule raison qu'ils n'ont guère échappé à la reliure ; celui-ci est friand d'exemplaires en grand papier, en papier vélin, en vélin ; celui-là est en quête des *ex libris* d'hommes célèbres, comme s'il restait quelque chose du mort dans le volume qu'il toucha. Un livre, en effet, vaut bien une plume, une canne, un encrier ou toute autre relique d'un savant : les déceptions sont moins fréquentes ici qu'ailleurs ; car,

si l'on connaît plusieurs poètes latins annotés par Racine et Boileau, si l'on possède nombre de volumes portant la signature de Grosley où de Baluze, on aurait de quoi faire un fonds de papeterie avec toutes les plumes qu'on assure avoir appartenu à Voltaire.

Le *bouquiniste à la mode* n'a pas l'insupportable distraction ni la superbe gravité du *bouquiniste de la vieille roche:* c'est d'ordinaire un jeune homme souriant et affable, ayant la barbe et les ongles faits, les cheveux en ordre, et les mains blanches ; rien de particulier dans son costume, toujours propre et soigné : s'il a une femme, elle est jolie, aimable, elle brode et cause avec grâce ; s'il a des enfants, ils savent distinguer l'in-seize de l'in-folio au sein de leur nourrice, et le premier mot qu'ils bégayent est un titre de livre ; s'il a des chiens, ils respectent la modeste basane et le fastueux cuir de Russie, à l'égal des mollets et de l'odorat des assistants.

Cette boutique est un salon d'académie où se tiennent les plus doctes conférences ; on y rencontre, tant l'aimant des livres est puissant ! les notabilités savantes du jour et même celles de la veille.

Le *bouquiniste à la mode* reçoit son monde avec toute la politesse de la haute société qu'il rallie autour de lui, s'exprimant bien, d'un air avenant, et répandant çà et là des bribes d'érudition ramassées sous les pieds de ses hôtes : chez lui on trouve des chaises pour s'asseoir, on a liberté entière de feuilleter tous les volumes les uns après les autres ; chez lui on n'est jamais infecté de bouquins, ni aveuglé de poussière : on entre simple curieux, on sort bibliophile.

Maintenant cherchez quelque rue boueuse dans notre belle capitale qui n'en manque pas, cherchez la maison la plus délabrée et la plus noire.

C'est là que le *bouquiniste de la vieille roche* réside avec ses bouquins depuis dix, vingt ans : on ne sait depuis quand, car le temps, qui n'épargne rien, même les livres, semble l'avoir oublié, tant celui-ci s'est caché au monde extérieur et retiré dans la muette compagnie des livres ! Pendant des années il n'a touché et respiré que des livres, *plus et non mieux sentans que baume,* dit Rabelais. Ah ! si la métempsycose n'est pas une chimère inventée pour la consolation des âmes tendres, le *bouquiniste de la vieille roche* passerait en mourant dans le corps d'un de ses bouquins, dût-il animer le ver rongeur qui se creuse un tombeau dans les feuilles solitaires d'un saint Thomas ou d'un Cujas !

Vous avez l'adresse exacte de ce bouquiniste ? Cela ne suffit pas, il faut encore interroger la fruitière voisine, reconnaître la porte d'une allée semblable à un soupirail de l'enfer, pénétrer dans les ténèbres moites et

putrides de ce labyrinthe fangeux, tâter le chemin avec le pied et la main, au risque de choir au fond d'une cave, découvrir enfin, à travers cette nuit froide et opaque, une faible lueur de jour, puis un escalier raboteux, puis une rampe à demi rompue, monter un étage à tâtons et frapper, monter un second étage et sonner, un troisième et crier, redescendre et résonner et refrapper, jusqu'à ce qu'une voix qui semble s'échapper de dessous terre vous annonce la fin de vos recherches désespérées.

Ce n'est pas tout ; le minotaure ne paraît pas : la voix s'approche et s'éloigne avec l'espérance ; on entend un bruit de vaisselle qui tinte ou de volumes qui croulent, on sent une affreuse odeur de choux, d'ail et d'oignon... Dieu soit loué ! la clef est dans la serrure et les verrous sont tirés : on dirait la clôture d'une prison ; entrez et prenez garde aux taches de graisse, voici le maître du lieu, le grand-prêtre de l'antre de Trophonius !

Ce vieillard-là ne ressemble pas à tous les vieillards : il porte bien son âge et son vin; il grimpe comme un chat à l'échelle, et remue des montagnes de volumes, sans craindre les éboulements; il a l'œil vif et perçant, quoique larmoyant et enflammé : à cette infirmité près, il n'a pas plus changé en cinquante ans qu'un cromlech de druides en dix-neuf siècles; et depuis qu'il n'est plus jeune, il n'a pas encore commencé à être vieux : c'est toujours le bouquiniste d'avant la révolution, avec les mêmes idées, la même existence, le même métier et le même habit.

Seulement, par forme de distraction, il se livre aux manipulations de la science culinaire; il prépare lui-même ses ragoûts, dont son visage dartreux atteste le mérite relevé; sa vie perpendiculaire est partagée entre deux occupations qu'il mène souvent de front : il vend des livres, et mange, non

sans boire. Vous le trouverez toujours la bouche pleine, la fourchette, le verre ou la lèchefrite à la main; ses goûts sont tellement incorporés à son état, que sa cuisine est devenue sa bouquinerie, que ses casserolles y sont mitoyennes des plus précieuses éditions, et que les souris ont assez de miettes à grignoter, pour négliger le vieux papier jauni par la fumée et sans cesse menacé d'un baptême de friture.

La *gueule* n'est-elle pas antérieure à l'invention de l'imprimerie ? Ce bouquiniste affamé n'a d'ailleurs ni femme, ni enfants, ni chiens, ni chats, pour charmer son désœuvrement; il n'a qu'un bon estomac et une cuisinière, car, s'il appartient au public de dix heures à quatre, le reste du temps appartient à son estomac et à sa cuisinière : à quatre heures sonnant, il cesse d'être vendeur de livres, il soupe, resoupe, sursoupe, et s'endort en rêvant à la composition de ses vingt repas du lendemain.

Quand un *bouquiniste de la vieille roche* ne mange pas toujours, il lit toujours, et on n'a pas moins de peine à rencontrer son esprit à jeun; si c'est un liseur au lieu d'un mangeur, il a une majesté doctorale qui dépend de sa queue et de sa tête poudrée, autant que du livre qu'il dévore incessamment avec un infatigable appétit : on lui parle, il n'entend pas; on élève la voix, il vous répond sans lever les yeux de la page où ils sont embourbés, puis il retombe dans sa lecture, dans son mutisme et son immobilité; demandez-lui si la terre tourne, il vous dira : « *C'est le juste prix,* » ou bien : « *Il n'est pas cher.* »

Malgré ces défauts et d'autres, le *bouquiniste de la vieille roche* est d'un commerce sûr et avantageux; ses prix sont inamovibles comme sa boutique, et ne suivent pas la variation progressive du cours de l'ancienne librairie : on ne le ferait pas dériver de ses us et coutumes dans le débit de sa marchandise, qui

ne s'est pas ressentie des commotions politiques, car il ignore tout ce qui s'est passé autour de lui, excepté dans la littérature qui arrive à lui toute nouvelle, pour prendre place parmi les bouquins, avant même d'avoir vu le jour.

Vous qui aimez les livres d'autrefois pour ce qu'ils contiennent, fréquentez le *bouquiniste de la vieille roche*, bravez courageusement les miasmes de cuisine, la poussière, les taches, les réceptions brutales ou maussades, et surtout le préjugé qui, mieux qu'une ordonnance de police, défend le passage des rues mal famées; mais ne rougissez pas si quelqu'un s'enquiert du lieu d'où vous sortez !

Il est un de ces *bouquinistes de la vieille roche*, lequel a pris le monopole des livres dépareillés, et qui entasse Pélion sur Ossa en ouvrages incomplets : il y a presque du dévouement à rassembler dans un bercail toutes

ces brebis égarées que le loup, c'est-à-dire l'épicier, aurait infailliblement déchirées, le barbare ! On dirait un de ces chiens intelligents qui veillent dans les neiges du Saint-Bernard pour sauver quelque malheureux près de périr, que le froid a déjà privé d'un de ses membres : tel un livre veuf ou orphelin auquel manque un tome perdu, sali ou détruit. Heureux le possesseur qui peut recompléter son livre et ses plaisirs !

La vertu de ce bouquiniste unique en son espèce, c'est la patience, une patience éprouvée par soixante ans d'activité, ou plutôt d'attente : il ne spécule que sur les accidents qui résultent du prêt des livres : il répare l'étourderie d'une jeune fille, l'inexpérience d'un enfant, le malheur causé par l'eau ou le feu. On subit ses caprices, sa mauvaise humeur, ses éternels retards, pour obtenir de lui la résurrection d'un volume, d'une page, d'un titre, qu'il fera payer, il est vrai,

autant que l'exemplaire entier; mais n'importe, il rendra la santé à ce pauvre livre malade ou estropié, qui pourra ensuite courir de main en main, jusqu'à ce qu'il retombe dans celle du médecin des livres.

C'est un ange bienfaisant qui verse le baume sur les plaies et réconforte les affligés; mais, au contraire, le *bouquiniste avare* est un diable ennemi du genre bibliophile et tentateur damné de tout ce qui lit ici-bas. Puisse-t-on, si jamais on l'écorche vif, en punition de ses iniquités, relier avec sa peau le catalogue de la Bibliothèque nationale, afin que son supplice redouble à chaque livre prêté et perdu, jusqu'à ce que la Bibliothèque n'existe plus qu'en catalogue pour l'admiration de nos neveux !

Le *bouquiniste avare* a son caractère écrit sur sa face parcheminée, et pour le déchiffrer il n'est pas besoin d'être de l'École des

Chartes : l'avarice, cette passion sourde et honteuse qui survivrait à la ruine de toutes les sociétés, cet égoïsme de bronze sans oreilles et sans cœur, devient le fléau des lettres, quand le bouquiniste en est atteint, le bouquiniste, qui doit se regarder comme le dépositaire du savoir de tous les siècles, comme la source généreuse de ces flots purs d'érudition qui coulent à plein lit, en roulant de l'or et des pierres précieuses.

Un trésor monnayé qu'on enfouit et qu'on couvre peut-il être comparé à un trésor imprimé, dont l'usage répandrait tant de joie et de richesses parmi les amis de la science, et qui se consume lentement dans l'oubli ? La *Montjoie* de Charles le Téméraire, ensevelie jadis aux environs de Montlhéry, se retrouverait aussi pesante et aussi riche qu'elle était le jour où elle fut cachée dans la terre ; mais le plus précieux bouquin diffère à peine du plus misérable, après un abandon de plusieurs

années à la merci de tous les ennemis dévorants qui ne pardonnent pas aux livres : le chancelier d'Orgemont et le chevalier d'Aumale furent mangés par les rats, l'un mort et l'autre tout vivant ; un livre, faute d'air et de lumière, est bientôt cadavre, et les vers s'en emparent pour faire *chère-lie*.

Le *bouquiniste avare* erre nuit et jour, comme l'ombre d'un auteur privé de sépulture ou d'impression, au milieu des édifices chancelants et poudreux de ses volumes accumulés en désordre, couchés ou debout, montrant le dos ou la tranche, moisis, vermoulus ou putréfiés : ce bouquiniste ne les compte jamais ; il les regarde, il leur rit, il leur soupire, il les touche, il les empile, tel qu'un enfant fait des châteaux de cartes, il les possède, il en jouit.

— J'ai bien l'ouvrage que vous désirez, répond-il en loup-garou à la plupart des de-

mandes qu'on lui adresse; oui, certes, j'ai cela, deux ou trois exemplaires, mais je ne les vends pas, je les garde pour moi : on n'a jamais assez de bons livres.

— Ah ! vous n'êtes pas content du prix ? dit-il avec colère, pour peu qu'on se permette une observation sur la cherté extraordinaire d'un livre qu'il daigne vendre; allez, je ne suis pas en peine de trouver un acquéreur : eh bien, vous ne l'aurez pas, ou vous le payerez double. En vérité, j'avais la complaisance de vous céder un auteur auquel je tiens infiniment : je croyais vous obliger; mais vous marchandez cela comme une drogue d'apothicaire ? Non, non, je ne m'en dessaisirai pour aucun prix : cherchez un autre marchand !

Là-dessus le bourreau vous congédie en vous épiant d'un œil inquiet pour voir si vous n'emportez rien; puis il rentre dans sa tanière

et passe en revue son armée de bouquins. Il s'endort en pensant à eux et rêve d'eux; il ne s'éveille que pour vérifier si les voleurs n'ont pas enlevé ses chers joyaux; mais il ne redoute pas moins les amateurs qui viendront lui envier et lui dérober peut-être, au poids de l'or, un in-folio qu'on achète ailleurs au poids de la cassonnade et de la chandelle. Alors commencent ses tortures et ses craintes: il n'est pas de lionne qui défende mieux ses petits, il n'est pas d'Harpagon qui regrette plus longtemps sa cassette; il méprise trop l'argent, ou bien il estime trop les livres : on dirait que chaque volume qu'on parvient à lui arracher était inhérent aux fibres les plus sensibles de son cœur.

Cette avarice de livres n'est pas désintéressement de bourse : loin de là, le *bouquiniste avare*, dont l'esprit ne s'illumine plus au gaz des ventes de l'hôtel Drouot, s'abuse lui-même sur la valeur des livres qu'il met

aux enchères *in petto*, et qu'il pousse aux exagérations d'unc hausse capricieuse, selon les besoins présumés d'un chaland, selon la saison, selon l'heure. Un livre est sans prix au moment où ce *bon pasteur* enferme ses ouailles dans la bergerie; un livre est bien près de quitter la boutique lorsqu'on lui fait un pont d'or ou de flatterie, car le *bouquiniste avare* aime un éloge sorti d'une bouche savante. Le sage Énée ne descendit aux enfers que muni d'une galette de farine et de miel pour assoupir Cerbère.





II

LES ÉTALAGISTES

Il est beaucoup de métiers en plein vent et en pleine rue ; mais le plus pénible et le plus ingrat est certainement celui des *étalagistes,* qui n'ont pas les bénéfices des marchands de melons ni les chances des chiffonniers.

L'*étalagiste,* de même que les industriels des petits métiers, peut établir son commerce

sans grosse mise de fonds, puisqu'il se passe de boutique, de commis, de prospectus et d'éclairage : il choisit d'abord une place vide sur le parapet d'un pont, d'un quai, dans l'angle le moins inodore d'une rue; il se précautionne d'une patente, de quelques cases de bois, de quelques lots de livres qu'il expertise d'après le poids et la couverture; puis étale ses denrées que chaque passant vient flairer; et comme il y a autant de goûts que d'espèces de livres, la vente journalière est à peu près égale, et suffit pour nourrir un ivrogne ou bien une pauvre famille, pourvu toutefois que la pluie, le vent ou le froid ne conspirent pas contre l'espoir d'un pot-au-feu ou d'une bouteille de vin.

Combien cet humble et chétif commerce est intéressé à la tiédeur et au repos de l'atmosphère ! L'étalagiste, qui habite sous les toits ou chez le marchand de vin, prévoit les orages de plus loin qu'un vieux pilote, et

prédit le beau temps avec plus d'assurance que le Bureau des Longitudes : voyez-le consulter la marche des nuages et les virements de la girouette ! Il branle la tête et rentre dans le port avec le vaisseau qui porte sa fortune, ou bien il se frotte les mains et déploie en chantonnant toute sa cargaison sans crainte des avaries.

Souvent un novice, qui ne connaît pas les oracles secrets du baromètre et qui se fie à un ciel bleu, à un soleil trompeur, voit les éléments se jouer de sa fragile fortune, l'ouragan, éclos tout à coup, chasser en l'air les brochures échevelées, la pluie à larges gouttes marqueter une tranche vierge encore, ruisseler de feuille en feuille et submerger la Bible elle-même dans ce nouveau déluge. Ainsi le laboureur de Virgile, de Delille, de Thompson et de Saint-Lambert pleure ses moissons, l'ouvrage d'une année perdu en un jour.

L'*étalagiste* est d'ordinaire Normand, comme le vendeur de salade ; il connaît mieux le prix des pommes que celui des livres ; il ne juge guère sa marchandise que d'après le premier venu qui la marchande ; il surprend dans vos yeux l'envie qui vous émeut à la vue de ce livre, et il le taxe à proportion de cette envie, qu'il démêle dans un geste d'empressement, même dans une indifférence composée. Le seul *Manuel du libraire* qu'il étudie, c'est la physionomie des acheteurs : l'un sourit, l'autre soupire, celui-ci fronce les sourcils, celui-là pince les lèvres ; un cinquième, plus exercé, touchera vingt volumes avant de mettre la main sur le volume qu'il lorgne ; tous enfin se trahissent d'une façon particulière qui n'échappe pas à l'*étalagiste,* aussi fin, aussi astucieux qu'un diplomate du cabinet de Saint-James.

Quant au personnage de l'étalagiste, il partage ordinairement la condition de ses

livres soumis aux vicissitudes atmosphériques, gercés et racornis par le hâle, maculés et jaunis par la pluie, battus et desséchés par le vent.

Tantót c'est une vieille femme, pareille aux sorcières de Macbeth, contemporaine de ses bouquins; la lecture des romans dans sa jeunesse l'a peut-être conduite à en vendre, ou à se faire fripière de la librairie moderne.

Tantôt c'est un jeune garçon, causant et riant avec la bouquetière ou l'écaillère voisine, lorgnant les badauds, regardant les femmes et attaquant les chiens; dans un mois, il vendra des contremarques à la porte d'un théâtre.

Ici c'est un ménage qui se relaye pour faire sentinelle, comme aux portes du Louvre, auprès des plus méchants écrivains. Une destitution, une réforme administrative quel-

quefois, ne laisse que cette ressource à des commis qui étaient plus chaudement dans un bureau que sur le trottoir d'un quai : il n'y a qu'un pas au décrotteur.

Là enfin c'est un ancien libraire, un ancien homme de lettres, qui se consolent de leur décadence en vivant encore avec des livres, malgré le tort que les livres leur ont fait. Ne voit-on pas d'anciens militaires cochers de cabriolets ?

Pour les uns, l'étalage est le piédestal de la librairie ; pour les autres, c'en est le dernier échelon. Beaucoup de libraires sont partis de là, beaucoup sont arrivés là.

Les livres qui subissent le pilori de l'étalage sont de deux espèces, les jeunes et les vieux : ceux-ci, chassés honteusement des bibliothèques classiques, usés sur toutes les coutures, et fatigués à toutes les pages, toute la basse

littérature du dix-huitième siècle, poésies d'Almanach des Muses, répertoire du Théâtre Italien et de l'Opéra-Comique, histoires philosophiques et romans érotiques ; ceux-là mis à flot hors de la librairie par la faillite ou le rabais, immondices de nos égouts littéraires, ou malheureux naufragés cherchant un port, chefs-d'œuvre de l'Empire, et tristes débris des gloires d'académie !







III

LES ÉPICIERS

Cette classe honorable et utile, qui a sa place dans les fastes de l'Almanach du Commerce, est assez connue, surtout depuis la création de la garde nationale; nous n'avons qu'un trait à ajouter au type immortel et tout moderne de l'épicier, qui mérite d'être observé dans ses rapports peu délicats avec les livres.

De tout temps il a fallu des cornets à l'épicier, de tout temps il a fallu des livres à rouler en cornets; qui sait si les Histoires de Tite-Live et de Tacite, les Oraisons de Cicéron, les Tragédies d'Ovide et tous les ouvrages dont nous déplorons la perte, n'ont pas été la proie des épiciers du barbare moyen âge?

L'épicier du XIXe siècle a déclaré une guerre à mort aux parchemins, sans doute en haine de la noblesse. L'âge d'or de l'épicerie date de la révolution française, car, la docte congrégation de Saint-Maur et la confrérie des épiciers ne pouvant subsister ensemble, l'une a tué l'autre. — *Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!* Le bénédictin faisait des livres, maintenant l'épicier en défait.

Le voici sur le seuil de son temple, entre deux colonnes d'in-quarto et d'in-folio, ainsi que Thémis, pesant dans ses balances le fort et le faible. Impassible et aveugle comme la

déesse de la justice, coiffé de sa casquette de loutre comme d'une barrette de magistrat, enjuponné d'un tablier vert comme d'une robe curiale, il contemple avec une dignité paternelle le plateau s'abaissant sous le poids des travaux écrits du passé ; il calcule les différences du papier et du sucre, il rêve au produit de la vente en détail des anciens fonds de librairie ; il voit d'un seul coup d'œil la basane et le veau destinés au savetier, le carton promis au relieur; le papier consacré aux enveloppes... Un équarrisseur ne tire pas mieux parti du cheval fourbu qu'il assomme : la chair à la ménagerie du Jardin des Plantes, les os à la fabrique de boutons, le cuir au cordonnier, le crin au matelassier, et le reste...!

L'épicier n'estime les livres qu'en raison de leur taille et de leur grosseur : à tant l'in-folio ; l'in-quarto à tant, avec ou sans couverture. Combien de victimes il déshabille avant

de les mettre en pièces! et s'il en épargne quelqu'une, c'est par respect pour un habit plus neuf et mieux doré. La Bande-Noire des monuments n'était pas plus impitoyable. Souvent l'épicier massacre en un seul jour l'œuvre de plusieurs siècles; il semble avoir pour mission d'effacer la trace de l'ordre illustre de Saint-Benoît.

Hélas! pendant la République, toutes les bibliothèques religieuses et aristocrates, mises hors la loi, n'ont point été décimées en cartouches : les épiciers de Paris se sont faits les bourreaux des livres, des manuscrits, des chartes et des titres de noblesse de notre histoire.

Savants martyrs, Mabillon, Montfaucon, Ruinart, Lobineau, Clément, Calmet, et vous tous qui avez été livrés aux bêtes, pesez à jamais sur la conscience de vos persécuteurs!



IV

LES BIBLIOMANES

Ces bouquinistes à la mode sont en quelque sorte patentés par les bibliomanes, qu'on aurait tort de confondre avec les bibliophiles et les bouquineurs. On pourrait distinguer plusieurs espèces de bibliomanes : les *exclusifs*, les *fantasques*, les *envieux*, les *vaniteux* et les *thésauriseurs*.

Le bibliomane thésauriseur est heureux de posséder ses livres, parce qu'il les aime avec jalousie : sa bibliothèque est un sérail où les ennuques même n'entrent pas; ses plaisirs sont discrets, silencieux et ignorés : il ne permet pas à un ami la vue d'une des maîtresses, souvent fort peu dignes d'exciter l'envie, qu'il parcourt des yeux et de la main avec délices; il se persuade que nul rival ne lui dispute les attraits d'impression et de reliure desquels il est épris; il jouit solitairement; il nie ses richesses comme s'il craignait les voleurs, il en rougit comme s'il les avait mal acquises; il se fâche quand on le presse de questions à ce sujet, et il mentira plutôt que de s'avouer propriétaire d'un volume qu'il a légitimement acheté.

Ses livres gisent enfermés à triple serrure, cachés derrière un rideau opaque, semblable au voile de l'Arche sainte ; encore ses précautions sont-elles rarement justifiées par la nature

même des ouvrages, qui ne franchissent guère la rigoureuse catégorie de la morale et de la religion. Il y a chez ces bibliomanes une passion concentrée purement égoïste et nourrie de son propre aliment, passion qui se croirait profanée si l'objet n'était pas un mystère au monde.

Le bibliomane vaniteux a de belles éditions, de splendides reliures, une bibliothèque bien choisie et bien rangée : il dépense des sommes immenses pour la compléter; c'est un soin dont il se remet entièrement à un bouquiniste intelligent, à un bibliographe officieux; du reste, il ne lit pas, et souvent il n'a jamais lu; il collectionne des livres comme il ferait des tableaux, des coquilles, des minéraux, des herbiers.

Sa bibliothèque est une curiosité qu'il montre à tous, au premier venu, à des femmes, à des banquiers, à des enfants, peu lui importe

que les gens sachent ce que c'est qu'un livre, et, qui plus est, un beau livre! *margaritas ante porcos*.

Il dit à qui veut l'entendre : *J'ai pour cent mille écus de livres!* et il se rengorge, et il s'enfle, et il sourit en répétant : *Cent mille écus!* Voilà tout, cette armoire contient cent mille écus en valeurs. Un autre s'engoue de peinture, un autre de jardins anglais, un autre de chevaux, un autre de chiens : le bibliomane vaniteux a placé ses capitaux en *Elzeviers*, en *facéties*, en grand papier, en vélin et en maroquin; c'est de l'ostentation presque littéraire, c'est du luxe presque estimable.

Le bibliomane envieux désire tout ce qu'il ne possède pas, et dès qu'il possède, son désir change de but. Sait-il que tel livre existe chez un amateur avec lequel il rivalise, aussitôt sa quiétude est aux abois, il ne mange plus, il ne dort plus, il ne vit plus que pour la con-

quête du bienheureux livre qu'il convoite; il emploie tout, jusqu'à l'intrigue et la séduction, pour attirer à lui le bien d'autrui; les refus, les difficultés, augmentent, irritent sa concupiscence; bientôt il sacrifierait sa fortune entière à un seul instant de possession; mais un rien, la découverte d'un second exemplaire du même livre, une critique en l'air, une réimpression, voilà cette impatience qui s'abaisse et cette ardeur qui se glace : tout à l'heure l'envieux souhaitait la mort du maître de ce cher livre afin de s'enrichir aux dépens du défunt! Ce bibliomane est malheureux, comme tout envieux doit l'être, et son malheur recommence à chaque nouveau désir : c'est le Lovelace des livres, il en devient amoureux, et il les poursuit avec acharnement jusqu'à ce qu'il les ait entre les mains; alors il les dédaigne, il les oublie, et il cherche une autre victime.

Dernièrement, un célèbre maniaque, ayant ouï parler d'un livre imaginaire, se mit en

quête pour le découvrir, et mourut de chagrin de ne pas l'avoir trouvé, avec la croyance qu'un rival gardait ce trésor contre lequel il eût échangé la pierre philosophale.

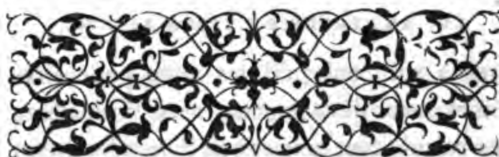
Le bibliomane fantasque n'adore ses livres que pour un temps ; il les recueille avec curiosité, il les habille avec générosité, il les installe avec honneur, il les entretient avec ſaveur. Tout à coup l'amour se lasse, se reſroidit, s'éteint ; le dégoût a commencé ! Adieu, gentes damoiselles ! le Grand-Seigneur réforme son harem ; aux Circassiennes succéderont les Espagnoles, aux blanches Anglaises les négresses du Congo ; le Grand-Seigneur vend ses ſemmes à l'encan, mais demain il en achètera de moins jolies, qui auront pour lui le charme du caprice et de la nouveauté.

Le bibliomane exclusif ne fait cas que d'un certain ordre de livres, et ne courtise ni les plus rares ni les plus singuliers ; il a une col-

lection, c'est là son dieu et son âme. Tout ce qui est en dehors de sa collection ne l'intéresse pas; mais il ne néglige aucune recherche, aucuns frais, pour étendre cette collection, pareille à ces immenses et informes monuments orientaux élevés sur le bord des chemins, avec les pierres que chaque voyageur y dépose en passant. Le bibliomane exclusif consacrera son temps, son argent et sa santé à l'entassement d'une bibliothèque toujours curieuse, mais aussi toujours monotone : ici, Pétrarque se multiplie en douze cents volumes; là, ce sera Voltaire en dix mille pièces réunies une à une, ou bien le théâtre seul fournira des milliers de brochures, ou bien la révolution française régnera paisiblement sur des cimetières de paperasses.

En un mot, la bibliomanie la plus relevée et la plus illustre n'est pas exempte de manie, et dans chaque manie on aperçoit aisément un grain de folie : or Paris est à coup sûr le paradis des fous et des bibliomanes.





V

LES BIBLIOPHILES

Est-ce vous? est-ce moi? je ne sais; mais toujours faut-il dire *Heureux les bibliophiles!* dans un autre sens que la parole évangélique : *Heureux les pauvres d'esprit!* Les bibliophiles trouvent du bonheur partout où l'on trouve des livres.

Le bibliophile n'a que faire d'avoir des

livres à soi, puisqu'il les aime pour eux-mêmes, avec dévouement, avec sympathie, avec calcul; tout beau et bon livre a des droits infaillibles à son usage, à son admiration; il les connaît par leurs qualités et par leurs défauts; il ne se contente pas de les juger à l'extérieur, de faire sonner le papier sous ses doigts, de détailler les perfections de la reliure en connaisseur, d'examiner le titre, la date, en prenant un avis dans *Brunet* (*sic*), enfin d'ensevelir dans un coin ce diamant inutile; non, il creuse jusqu'au fond d'un ouvrage, il en exprime le suc, il le loge dans sa mémoire plus volontiers que sur les rayons de sa bibliothèque.

Certes, il estime, il respecte ces bijoux typographiques, qui, quoique surpassés par les prodiges de l'imprimerie moderne, ne restent pas moins en honneur comme premiers essais de l'art de Faust; il n'est pas de glace pour les gravures avant la lettre, pour les exem-

plaires en vélin, pour les éditions rares, pour les arabesques des anciennes reliures, pour les simples et nobles vêtements des nouvelles ; il ne foule pas aux pieds ces brimborions de prose et de vers aussi mauvais que mal imprimés, mais recommandés dans tous les catalogues : le bibliophile est indulgent aux faiblesses de ses semblables.

Mais s'extasier devant une faute d'impression qui distingue une édition d'une autre, crier merveille à la conservation de quelques passages supprimés dans la plupart des exemplaires, se désoler pour une piqûre de vers, une tache d'eau, un vice dans la pâte du papier, ce n'est pas affaire à un véritable bibliophile, qui ne fonde guère la gloire de sa bibliothèque sur l'ignorance d'un prote, sur l'imprévoyance d'un censeur royal ou sur l'heur d'un hasard extraordinaire.

Tout le monde peut être bibliomane, mais

n'est pas bibliophile qui veut. En général, les bibliomanes le sont devenus par ennui, et sur le tard, lorsque l'âge a moissonné les passions qui ont leur racine dans le cœur et semé des goûts dans l'esprit le moins cultivé; mais le bibliophile naît et grandit avec son amour des livres, amour fougueux et sage, éclairé et constant, insatiable et patient, amour aussi varié et aussi nombreux que la bibliographie.





VI

LES BOUQUINEURS

Quelle âme de bibliophile ne s'émeut à votre aspect quelquefois grotesque et repoussant, honnêtes Juifs errants de la bouquinerie!

Arbres rabougris, à l'écorce sauvage et rude, à la sève bouillonnante et forte, immeubles de nos promenades, vous dont l'ombre rafraî-

chit les parapets brûlés par la canicule, vous qui paraissez en hiver participer à la congélation de la rivière, puissiez-vous pendant cent saisons braver les injures de l'air et les intempéries des vieux livres!

Oui, il faut avoir goûté le plaisir de bouquiner, pour le connaître, pour lui rendre grâce, comme à un génie bienfaisant et consolateur. Si ce plaisir n'était pas plus doux et plus fidèle que tous les autres, plus fort de ses émotions diverses, plus favorable aux organisations tendres et pensives, plus réel, plus vrai, plus matériel, verrait-on des jeunes gens s'y livrer avec emportement, des hommes de talent et d'esprit s'y plaire sans cesse, des riches et des puissants s'y délecter de préférence à tous les jeux de la puissance et à tous les hochets de la richesse!

Verrait-on des mains blanches et parfumées, étincelantes de bagues et accoutumées

à frémir sur l'agrafe d'or d'un portefeuille de ministre, palper ces misérables livres enduits de poussière et pourris d'humidité, qui recouvrent les ponts, tels que des gueux ramassés au coin des bornes et à qui la charité chrétienne lave les plaies? Verrait-on des sybarites, esclaves de leurs sens et des impressions extérieures, quitter le coin du feu en hiver et le frais ombrage des tilleuls en été, pour aller par le chaud ou par le froid, par la bise ou par le brouillard, aspirer des odeurs nauséabondes de bouquins et reposer leurs yeux sur des pages crasseuses, enfumées, infectées de tabac et pestilentielles?

C'est qu'il y a une félicité incomparable à chercher, à trouver; c'est que l'homme le moins superstitieux et le plus positif a besoin de se faire des croyances vagues et des jouissances idéales; c'est que l'alchimie remplissait un peu le grand vide qui s'ouvre au fond des imaginations les plus fécondes,

et que l'alchimie nous échappant, il a fallu changer de route et chercher ailleurs les trésors qu'il n'était plus permis d'espérer dans un terrain remué en vain durant des siècles, et toujours stérile.

Combien de rapports en effet entre l'alchimiste et le bouquiniste, outre la rime? L'alchimiste fouille sans cesse dans les arcanes de la nature, interroge toutes les formes de la matière, lit dans tous les grimoires, consulte tous les maîtres de l'art, se recommande à tous les diables ou à tous les saints, expose tous les jours sa santé et sa vie, passe en un moment de l'extrême joie à l'extrême découragement, trouve çà et là quelques étincelles hermétiques, souffle, sue, s'épuise encore, et meurt avant d'avoir vu s'évanouir en fumée ses chères illusions.

Le bouquiniste, ou bouquineur, ou bouquinier, visite avec zèle les mystérieux maga-

sins de vieux papier, l'arrière-boutique des épiciers, la chambre infecte de l'étalagiste où la table est calée avec un livre, le pot à l'eau coiffé d'un livre, et le linge blanc, s'il en est, serré dans les livres ; le bouquineur apprend par cœur le *Manuel du libraire*, au lieu des *Clavicules de Salomon*, et de la *Transmutation des métaux* de Nicolas Flamel ; il se lève le matin avec l'espoir de trouver ce jour-là quelques-uns de ses *desiderata* ; le soir, il se couche avec l'espoir d'être le lendemain mieux favorisé par le sort ; il brave les injures des saisons et le danger des rhumes, sciatiques et coups de soleil : il braverait la peste pour inventorier les livres d'un pestiféré ; il plonge la main dans les tas d'ordures imprimées qu'on vend pêle-mêle avec la vieille ferraille ; il approche de son nez les bouquins abandonnés aux mites et à la pourriture ; il ne se décourage jamais, il ne se lasse pas : car, de temps à autre, la découverte d'un Elzevier non rogné, d'un volume à la signature de Grosley, Guyet ou de Thou, d'un mystère à personnages ou

d'une sotie de Gringoire, entretient sa confiance en l'avenir, et il se flatte de trouver enfin le grand œuvre, c'est-à-dire un autographe de Molière, un Antoine Verard en vélin, un manuscrit à miniatures! Je ne parle pas de la Bible du feu marquis de Chalabre, *considérablement augmentée* de billets de banque, laquelle échut par héritage à mademoiselle Mars, qui n'était pas bibliophile!

Que si l'on me demande quel est l'homme le plus heureux, je répondrai : *un bibliophile,* en admettant que ce soit un homme. D'où il résulte que le bonheur, c'est un bouquin.





TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

SUR LES PRESSES DE

CH. UNSINGER, IMPRIMEUR A PARIS

LE 30 SEPTEMBRE 1879



POUR

ÉDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS

